

## Quarante et une petites misères

Marc Vaillancourt

Number 109, Spring 2006

Défaillances

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaillancourt, M. (2006). Quarante et une petites misères. *Moebius*, (109), 123–132.

MARC VAILLANCOURT

*Quarante et une petites misères*

*Je suis inanimé, stupide, absolument privé  
d'enthousiasme. Excellent état pour écrire.*

Léon Bloy

*Eloquar an sileam ?.. Eloquar !*

Térence

1. Être soupçonné, dans le monde, d'être l'auteur d'un mot cruel et bête, qui court. Et de l'être effectivement d'un trait d'esprit, qui va bon train, et que l'on attribue à un autre.
2. Entrer avec le hoquet, dans une société où l'on ne connaît personne, et où seule votre réputation vous recommande, et où les ragots vous ont précédé.
3. Ne trouver chez la personne dont on est aimé qu'une causeuse trop étroite, ou quelque meuble que l'on casse au moment que cette personne accepte que l'on s'assoie auprès d'elle.
4. Les éteignoirs du monde sont, ablativo tout en un tas : les femmes de lettres, les chiens, les oiseaux en cage, les enfants, les chats, les journaux, les comédiens, les poètes, les lectures publiques de poèmes, les pétasses en vogue, les pétitions bien-pensantes, les jeunes benêts, les vieux imbéciles, les lecteurs de Lacan, les récits de voyage, la narration des rêves et bonnes fortunes, les conférences universitaires, les cartes et la musique.
5. Se rendre compte, par une réponse stupide qu'on vous a faite, que votre interlocuteur ne vous a pas compris ; réponse qu'un sot présent là en tiers, qui se croit fin, enten-

dant malice à tout, interprète, dont il cherche les causes, qu'il dénature, jugeant tout ex cathedra, et qui dit pour se faire intéressant, à propos d'une aventure tout ce qu'il y a d'authentique et, de surcroît, vraisemblable : « Avouez que c'est vous qui avez inventé ça ! »

Car le trait caractéristique du sot, homme d'esprit dénué de jugement, est de tout croire, ou de tout nier. C'est cela qui fait la fortune des astrologues, des psychanalystes, toutes sectes confondues, des idéologues et des homéopathes. Et qu'il faille rester poli en présence de cette espèce de personnes-là.

6. Entendre donner des amants à des femmes qui n'en ont pas, ou qui n'ont pas celui qui se vante d'avoir réussi, et laisse croire qu'il tomberait n'importe qui, pour peu qu'il y daignât.

7. Être aimé d'une femme tracassière, susceptible, qui compromet, raconte, se dit humiliée, fait l'importante.

Crucifixion suprême : aimer cette femme de retour. Sentir la vulgarité de cet amour, et le bonheur honteux de s'y abandonner.

8. Récitant en public, par gentillesse, le poème d'un ami, se trouver arrêté sur quelque pataquès ridicule ; garder son sérieux, comme à la messe, et trouver le courage de continuer.

9. S'endormir sur un livre fameux dans la profession. Pis encore, ronfler de tout son cœur à un concert ou au théâtre, lors d'une prestation de la diva que l'intelligentsia vous avait hautement recommandée.

10. Être prôné dans les journaux par des peccata mundi sans syntaxe. Avaler les couleuvres, par politesse, de gens qui se donnent pour plus malins que soi. (Ou les gober par veulerie : ne demandez pas à un orgueil où je ne m'appartiens pas de trancher un débat qui n'intéresse au fond que ma vanité.)

« *Tantum abest ut scribi contra nos nolimus, ut etiam maxime optemus.* » (Cicéron)

11. Passer pour envieux lorsque l'on raille les auteurs à la mode. Quand le mépris que l'on éprouve de ces gens, qui admirent candidement des fats et des escrocs, est un sentiment qui n'a de nom dans aucune langue.

Ce vocable, il faudrait l'inventer. Mais quel est l'homme d'esprit qui osera s'y compromettre ?

12. Oublier les noms, les titres, les physionomies. D'attribuer à un auteur, qui se tient devant soi, l'œuvre d'un autre imbécile. Et de le louer hautement, par courtoisie, pour cette bêtise.

13. Parler à des gens si occupés d'eux-mêmes qu'ils ne pensent qu'à ce qu'ils vont dire, qui ont préparé depuis la veille des mots d'esprit qu'ils ne songent qu'à placer, ou à qui, faute de mémoire et défaut d'attention, il faut expliquer vingt fois la même chose.

14. Être conduit en aparté par un nigaud qui fait l'important, qui ne sait rien que le secret de Polichinelle, qui n'a rien à dire, qui dit mal le rien qu'il voudrait dire, mais qui prend néanmoins l'air de la révélation ultime, et de la suprême confidence.

15. Voir tout le monde qui parle bas quand vous entrez dans une pièce, comme si l'on se méfiait de vous ; ou des femmes, prenant les attitudes de l'intrigue, ou de la révélation, ou de la secrète passion, qui sifflent dans un coin du salon des chut chut chut... qui font tomber toute la conversation.

16. Faire compliment à un ami poète d'une référence littéraire, évidente, à Tristan Corbière ou à Hérédia, dans un de ses textes ; et que cet ami se fâche de ce que vous l'accuseriez de plagiat. Alors que la meilleure façon de placer un beau vers dans un poème est d'en emprunter un tout fait ! « Je ne compte pas mes emprunts, avouait crânement Montaigne, je les poise. » Tout le reste est bouche-trou, chevilles, moellons, abracadabras et frères chapeaux ! (« Frère chapeau : vers oiseux de remplissage » Littré.) D'ailleurs, on ne le sait que trop : « Le plagiat ne me sur-

prend point dans un Français. La nation est si vaine de gloire qu'elle n'est pas toujours délicate sur les moyens. » (Charles Bonnet, philosophe genevois du XVIII<sup>e</sup> siècle)

17. Devoir admettre qu'on ne sait pas varier, et que l'on parle tous les jours, selon les mois et les saisons, à la même heure des mêmes choses, que l'on croit fines et piquantes, chacun croyant renouveler des formules qui faisaient bâiller Hésiode, qui sont les plus ennuyeuses qui soient, depuis longtemps. Qui étaient les tilleuls ou le serpent de mer de la Chapelle aux Saints, déjà...

18. Être interrompu par le coup de téléphone d'un oisif dans un ouvrage sur lequel on travaille, qui vous récite son dernier poème, et qui vous fait perdre le fil des idées qui allaient se nouer. Et qui tient à vous soutirer un avis qu'il vous ennuie de donner, et dont au reste il n'a cure. Et que cet oisif soit payé grassement, alors que vous peinez à un tarif de misère, quand par extraordinaire on daigne vous payer. Et que tout le monde vous juge vulgaire de marquer si fortement cette évidence. Et que cet oisif se plaigne, en vous appelant mon ami, encore... Et qu'il s'en vante, et qu'il s'offusque de votre peu de patience à noter les sonnettes qu'il consent à vous débiter, et le néant qu'il vous raconte de ses journées par le menu... Et qui termine en vous disant, après cinq ou six bons quarts d'heures : « Excuse-moi, je n'ai pas le temps de te parler ; je suis surmené, aujourd'hui ! », en vous laissant entendre que les oisifs dans votre genre sont malpolis d'accaparer les gens importants.

19. Devoir, par des égards dont on se tient à soi-même rigueur, perdre son temps à faire ou à recevoir une misérable visite. Passer à cause de cela pour un intrigant, alors qu'on se donne tout cet ennui par gentillesse. Devoir donner dans des revues savantes des gages de cuistrerie, dans des revues avancées, de rébellion, pour avoir le droit de postuler le titre d'anarchiste. Faire semblant que l'on ne fait pas semblant, laisser entendre que l'on sait que nos juges ne sont pas dupes. Jouer au plus finaud avec les plus finauds. Etc.

20. Recevoir sur son livre les compliments d'un ami qui vous prouve, par ses louanges mêmes, qu'il n'a lu qu'en passant et que l'essentiel lui échappe. Être porté aux nues à cause du plus médiocre, et recevoir en même temps l'expression de réserves polies sur le plus achevé...

Souffrir l'admiration d'un crétin qui dit qu'il aime vos poèmes, et lui faire bon visage. Se consoler, en se remémorant à l'examen des motifs de son admiration, qu'il n'y entend goutte. Se soûler de désespoir, pour le cas où il aurait compris.

Être aux prises perpétuellement avec les professeurs, qui ont confisqué à leur avantage l'art et la littérature, qui jugent de tout à volée de bonnet, qui ont noyauté la misérable institution littéraire, et qui ont réduit l'art, cette chose sublime, aux indignes marchandages de prébendes des coteries sur lesquelles ils ont la mainmise. Traiter avec cette racaille : donneurs d'ateliers d'écriture, éditeurs, chroniqueurs culturels, critiques, toutes gens qui ont fait de chaque récompense et prix littéraire un rengrègement de médiocrité... Devoir se battre pour des évidences, en découdre avec ces bêtises, ces pinailleurs obstinés et ridicules : « Un homme qui enseigne peut devenir aisément opiniâtre, parce qu'il fait le métier d'un homme qui n'a jamais tort ». (Montesquieu)

21. Se trouver engagé, sans le vouloir, et pour ne pas passer pour un ours, dans une partie soi-disant de plaisir, au milieu des sots, des cuistres et des goujats ; ou à une fête que les conversations, le tapage de l'orchestre, la laideur des gue-nipes et les boissons frelatées rendent un supplice. Remercier en s'en allant.

22. Après une soirée pour une fois réussie, avoir pris congé de gens que l'on aime ; qui vous accompagnent à la porte, pour vous regarder partir. Attendre trop longtemps le taxi ; c'est de quoi vendre son âme au diable : on s'est fait des confidences, on s'est déjà dit tout ce qu'on pouvait se dire, on rabâche. On a peut-être un peu pleuré. On a l'air, quand enfin la voiture arrive, de se séparer froidement. L'impatience et l'humeur de ce moment de « bon débarras », de cette malencontre, vous fait perdre le fruit exquis de l'amitié.

23. Les gens d'esprit sont fatigants. On les annonce : ils s'en font un métier, et bientôt une gloire. On les voit qui s'appesantissent sur leurs chétifs exploits ; ils vous racontent vingt fois la même chose, il est vrai avec toujours une légère amélioration. Leur existence est une cahute inachevée. Ils leur arrive des choses fort gaies et fort exceptionnelles, heureusement invérifiables. Ils sont terribles à rencontrer, impossibles à fréquenter. Les sociétés littéraires non seulement en surabondent : elles les nomment à leur présidence. Ils se fâchent tout rouge et ils crient au scandale si, en outre, un prix littéraire leur échappe. Ils ont élu Max Jacob, poète médiocre et peintre nul, leur dieu tutélaire : ça leur va bien. Chacun, écrit l'Évangéliste, se forme une idole à son image.

24. Les femmes les plus faciles, et parfois les plus agréables, sont celles qui ont peu d'imagination et de conversation. Elles ne connaissent pas le danger et s'y exposent toujours, prennent pour entichés d'elles les hommes qui le sont le moins, vont jusqu'à les plaindre et à les consoler dans leurs bras. Marie-Madeleine devait être de cette espèce-là.

25. Éducation des enfants. On ne fait que tromper sa descendance. On apprend aux enfants ce qu'on ne croit pas, et que, par la suite, ils ne pourront pas déceimment croire. On leur fait promettre d'abandonner tous leurs dons, tout ce par quoi ils arriveraient à être des hommes. Ainsi le monde se continue-t-il en état de puérilité sempiternelle.

26. Les fous ont des moments de raison. Lucrece écrivit son poème dans les intervalles de sa démence. Ces moments de lucidité rendent malheureux. Les fous courent le monde : courtisans, amoureux, artistes, comédiens... Les sots ne sont pas conformés comme cela ; ils sont toujours contents d'eux-mêmes, et mécontents des autres. Mais, pour leur malheur, la société est le miroir de leur conduite. Pour leur bonheur, la conscience se tient à l'ombre, et leur âme est sans tain.

27. Je déteste les gens qui font toujours dépendre une belle action d'un motif d'intérêt. L'honneur s'est perdu ; on nous promettait la société du loisir. Si nous avions le plaisir, ce serait une consolation vulgaire, mais une consolation tout de même. Mais on s'ennuie ; la volonté est atteinte. Une grande action, dont on est le témoin, à défaut d'en être l'auteur, relèverait notre existence. Il y a bien deux siècles que l'on n'a pas vu sur la terre de grandes choses.

28. Aréopage vient de Arès, dieu grec de la guerre. Mardi veut dire jour de Mars, dieu de la guerre chez les Romains. On sait ce que l'Aigle de Meaux dit d'une âme guerrière, après une prosopopée fameuse. De là à croire que le fait de réunir une tripotée de benêts tous les mardis, que cela crée un coactus selectus, on en connaît qui ont franchi ce cap dangereux, pourtant à éviter tamquam scopulum...

*« On gagne plus à avoir des rudes ennemis que des amis complaisants ; les premiers disent souvent la vérité, les autres, rarement. »* (Caton l'Ancien)

29. Rien ne prouve plus la médiocrité que la lecture confidentielle de poèmes, les petits mystères chuchotés entre deux portes, les conversations privées sous un lampadaire, les révélations de gazettes données pour des secrets d'État, les hautes relations factices dont on se vante, les dons inouïs dont vous accable la Providence, et les prodiges stupéfiants dont on se loue d'être l'instigateur.

30. J'aime mieux les gens bornés, qui se connaissent tels, plutôt que les demi-éclairés. Les premiers entament les difficultés, vaillamment, ou canent avec franchise devant l'obstacle. Les seconds créent des difficultés imaginaires, qu'ils font semblant d'examiner longuement, puis miment un grand effort pour les surmonter, question de passer aux yeux du monde pour fins, perspicaces, avisés, réfléchis, profonds. On aura reconnu, chez ceux-là, la race des intellectuels contemporains. Car l'amour-propre d'un sot est toujours dangereux ; celui d'un homme d'esprit souvent utile. Le sot a toujours peur qu'on dise de lui qu'il se laisse conduire, il fait un choix ténébreux et profitable, pour qu'on ne sache pas qu'il ne sait pas, au fond, où il va. Et



comme les métiers intellectuels ne reçoivent jamais nulle sanction de la réalité, ceux qui s'y adonnent ont la partie facile.

On dirait que plus les hommes se disent éclairés, et que moins ils ont reçu de lumière.

31. Je connais des gens qui font preuve d'une franchise brutale et incivile. Cet air fait passer pour décisif et entendu. (Chez nos poètes et nos littérateurs en général, on dit : rebelle. Et qui ne se dit rebelle, dans notre Landerneau des plumitifs ? Belle rébellion, en vérité, qui à force d'aspirer aux blandices officielles, finit par les obtenir !)

Pourtant le résultat, une fois défalqué des soustractions de l'hypocrisie, est une flatterie plus basse et plus dégoûtante encore que la lècherie classique, bonhomme, coutumière.

32. Si un ministre, ou un général, était capable des habiletés, des finesses, et de la vigilance d'une amoureuse éconduite, ou des soins d'un écrivain lancé pour attraper des subventions et circonvenir les gens de presse, il n'y aurait pas d'État mal gouverné, ou de bataille perdue.

33. On est incorrigible. On fait les mêmes erreurs, perpétuellement, dans les salons, dans nos écrits, dans nos paroles... On fait sans cesse les mêmes sottises en amour, en algèbre, en poésie, en amitié. Devrais-je vivre encore mille ans, je recommencerais sans cesse, je referais sans cesse les mêmes bourdes, je sasserai et ressasserai toujours les mêmes repentirs, et je sais que je ne m'avancerai jamais. C'est pourquoi il n'y a nul avantage à dépasser l'âge que la nature a prescrit, et qu'il faut tirer avec grâce sa révérence, tant qu'on en a la force et le courage.

Mourir gâteux, tout le monde est d'avis que c'est le comble de la déchéance. Presque tous les grands hommes de Rome sont morts de mort violente : assassinat ou suicide. Prenons exemple de cela.

34. La littérature a été la mère de la civilisation. Aujourd'hui, elle en est la commère. Elle en sera sous peu la marâtre.

*« Moins les gens savent lire, plus ils se pressent au Salon du Livre. » (André Brincourt, Lecture vagabonde)*

35. Il est peu de gens qui méritent qu'on leur ceigne le front de la couronne de violettes de la modestie. Quand on n'a pas le mérite le plus éclatant, la modestie est une fatuité ou une sottise. Pour ma part, c'est la paresse des gens d'esprit que j'estime. Les sots paresseux ressemblent à des valets de comédie ; ils sont menteurs, médisants, curieux, insolemment spirituels, entendus : littérateurs !

36. Un écrivain en vogue s'occupe davantage à déformer les maximes, les intentions et les ouvrages de ses rivaux qu'à bien former les siens.

37. Le mot le plus bêta de la langue française est, peut-être, mélancolie. Aussi est-il très répandu chez les poètes. Si j'étais sujet à cette affection, le ridicule qui s'y attache le chasserait de ma nature. C'est la sauvegarde de peu d'amour, de peu de courage et de peu d'esprit. Je ne connais de mélancolie que celle de Théocrite et de Catulle : ce charme à demi conscient qu'éprouvent dans le repos deux amants qui reprennent leurs forces, en attendant le prochain assaut du plaisir.

38. Devoir lire les livres de ses amis, et leur en rendre compte. Dire qu'on y a pris du plaisir, appris quelque chose, éprouvé une indicible émotion, leur donner du génie, voire du talent, etc.

39. Maintenant que tous les imbéciles se réclament, qui de la vie, qui de l'œuvre, et qui, plus vulgaire encore de la navrante légende de Rimbaud, on voit bien ce qu'il y a de commun entre ces profiteurs imbéciles et leur idole :

*« Infortuné Rimbaud qui avait déjà vomé les jean-foutre parmi lesquels se recrutent aujourd'hui ses zélotes. C'est que leur médiocrité est érudite, elle finit toujours pas avoir le dernier mot. À Charleville, la vraie gloire, gloire enfin comestible : on voit du chocolat à son effigie. N'est-ce pas tout de même, mieux que de le voir servi à la sauce Béchamel par ses thuriféraires ? »* (Mohammed Dib)

Cela écrit après avoir entendu, par un professeur de collège, une poète de collège et un critique de collège, un éloge du Rimbe à la radio d'État.

40. Le régime de la liberté est celui où toute supériorité est suspecte, parce que la liberté, par un syllogisme que l'on répudie en vain, suppose l'égalité. Je n'ai pas vu encore, même par la mort, comment on sort de ce dilemme : être ou n'être pas. Je me trouve, à défaut de mieux, content d'un moyen terme où je me représente cette existence comme un purgatoire. C'est pour cela que nous ne nous sommes pas encore défaits. Je me fais des mauvais romans du succès des méchants, succès auquel je n'appète pas, craignant de devenir comme eux. Je songe à Marc Antoine, le plus affreux et le plus beau des hommes : aimé du peuple, des grands, des femmes les plus belles, des plus jolis garçons, ne les prenant que pour les répudier, les expédier... puis se jetant, sans avoir eu à sonder le gué, dans les affaires les plus tumultueuses. Adoré, méprisé, estimé, détesté, recru et repu de malheurs et de grâces. Comblé. Et, poltron achevé, le plus courageux des hommes : se tuant par lassitude, par gratuité, pour la beauté du geste, comme les plus illustres ; plus grand par le dédain de la grandeur, que les plus grands. N'est-il pas, mon ami, l'idole, le modèle et le champion pour lequel bat notre innombrable cœur ?

41. Celui qu'on soupçonne le moins du délit de philosophie est parfois celui qui est le plus coupable de ce crime. La véritable philosophie consiste à posséder le plaisir, et à faire entrer dans cette possession ses devoirs. Pour la poésie, de même. Tout le reste est bavardage. Et comme on lit dans le Livre des Livres : poursuite du vent sur les sables...